

# Bulletin bibliographique

Autor(en): **Mayer, Emile**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **82 (1937)**

Heft 8

PDF erstellt am: **13.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*  
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, [www.library.ethz.ch](http://www.library.ethz.ch)

<http://www.e-periodica.ch>

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

**Mes souvenirs**, par le général Messimy. 1 vol. in-8. de 428 pages. Paris, librairie Plon, 1937. Prix : 36 fr. (français).

L'intérêt de ce livre — pour nous, tout au moins, — se concentre dans les chapitres consacrés par l'auteur à son rôle, comme ministre de la guerre soit en 1911 et 1912, soit en 1914, au moment de la mobilisation. D'ailleurs, ces chapitres occupent la plus grande partie du volume. Adolphe Messimy n'y a réservé que peu de place à des détails sur sa jeunesse, sur son passage par Saint-Cyr et par l'École de guerre, sur les causes de sa démission du grade de capitaine, sur les circonstances qui l'ont lancé dans la politique, sur son œuvre comme journaliste et comme député. Il a compris qu'on attendait surtout de lui qu'il nous apprît ce qu'il avait fait, d'abord pour préparer la guerre, au moment où l'agression de la Prusse a fait mettre à l'épreuve ses préparatifs et ses conceptions.

J'ai fait sa connaissance au commencement de ce siècle, alors qu'il était membre du parlement. Sa jeunesse, son ardeur, le rendaient sympathique. J'étais heureux de trouver en lui un ancien officier avec qui je pouvais parler de questions militaires.

A la vérité, nous ne nous entendions guère sur les questions essentielles. Il partageait les idées d'offensive à outrance qui étaient admises par l'armée et particulièrement en honneur dans l'état-major. Il opposait donc une réelle hostilité aux théories contraires que je soutenais. Mais sa résistance était toujours très courtoise, soit qu'il fût retenu par la différence de nos grades et de nos âges, soit qu'il tînt grand compte de ma situation dans la presse. J'ai conservé des lettres dans lesquelles il me demandait de « faire de la publicité » en sa faveur et d'autres qui me remerciaient de ce qu'il y avait d'élogieux pour lui dans mes articles. Il passait sous silence les réserves que je présentais et qui atténuaient mes éloges.

Nos rapports étaient donc assez suivis, assez intimes, à une certaine époque, et j'ai bien pu l'apprécier. J'ai retrouvé sa légèreté ou, si vous préférez, l'ingénuité de sa présomption, dans tel passage de ses *Souvenirs*, comme celui qui se rapporte à une décision qu'il avait à prendre et qu'il juge — avec raison d'ailleurs, — « singulièrement urgente ». Voici ce qu'il en dit : « J'ai à résoudre deux ordres de problèmes : 1. Question de personnes ; 2. Question d'organisation. *Fidèle à ma méthode*, je décide de les trancher *sur l'heure, d'ensemble, et d'un seul coup.* »

Il s'agissait de la désignation du généralissime éventuel en remplacement du général Michel que ses collègues du conseil supérieur de la guerre traitaient d'incapable parce qu'il croyait possible et nécessaire de faire appel aux réservistes dès le début des hostilités, au lieu de les considérer comme des éléments de seconde zone, et parce qu'il ne partageait pas la confiance de l'état-major dans la doctrine de l'offensive à outrance.

Si Messimy donna la place de Michel à Joffre, c'est que Galliéni lui représenta celui-ci comme peu susceptible de créer au gouver-

nement « des difficultés au point de vue politique » et qu'il le lui dépeignit comme « un travailleur méthodique et froid, d'esprit lucide et précis ». Il ne semble pas que le souci de la guerre ait déterminé le choix fait par Messimy. Il tenait surtout à mettre à la tête des armées un républicain d'un caractère placide et qu'il croyait malléable.

En quoi il se trompait gravement, comme il le vit avec surprise et irritation, en août 1914. Le généralissime opposa une tenace résistance, proche de l'insubordination, au ministre qui l'avait nommé. Et celui-ci, qui aurait pu, après les désastres du début de la campagne, se débarrasser de l'auteur responsable de ces désastres, le couvrit, au contraire, de son autorité et prit ardemment sa défense.

Il s'en vante comme d'un acte de courage. Mais sans doute obéissait-il plutôt à un sentiment d'amour-propre. Il ne voulait pas qu'on reconnût publiquement l'insuffisance et les erreurs de celui qui était sa créature.

« Les états-majors français, — est-il dit à la page 290 des *Souvenirs*, — ne pensaient qu'à résoudre tous les problèmes en recherchant la bataille et en agissant offensivement. »

Cet état d'esprit était celui de Joffre. Et, donc, s'il a provoqué les sanglantes attaques de Charleroi, c'est bien, en dernière analyse, Messimy qui doit porter le poids de notre réprobation. Or, à aucun moment, il ne semble s'en douter. Il se défend d'avoir cherché, en racontant l'histoire de sa vie, à se donner le beau rôle. Mais il se garde bien de se justifier de ce qui était injustifiable.

Par exemple, il n'explique pas pourquoi, étant ministre, il n'a pas essayé de réaliser l'organisation militaire qu'il avait esquissée dans la *Revue politique et parlementaire* de juin 1901. J'ai dit ici même qu'il y demandait la création d'une armée de couverture permanente, sinon d'une armée de métier, le reste de notre force militaire étant constitué par une sorte de milice, ce qui répondait à une « utilisation intensive des réserves ».

En réalité, donc, les bonnes intentions, les conceptions ingénieuses, n'ont pas fait défaut à Messimy. Mais son inconsistance l'a empêché de rester fidèle à ses principes, et ses actes révèlent beaucoup d'illogisme, d'incohérence, de discontinuité. Ses *Souvenirs* n'en présentent que plus d'intérêt. Il y expose les faits avec une candeur, une franchise, qui en apprennent beaucoup, et il nous fait connaître bien des dessous qui nous étaient demeurés plus ou moins cachés. En même temps, il nous initie à des intrigues qui nous donnent une idée — une assez triste idée ! — de la façon dont les questions sont parfois traitées dans le monde de la politique et aussi dans les quartiers-généraux.

Bref, pourvu qu'on le lise sans renoncer à faire usage de l'esprit critique, ce gros livre fournira matière à bien des réflexions, à bien des enseignements. Ajouterai-je qu'il est, par endroits, singulièrement émouvant et même passionnant ?

Lt.-col. E. MAYER.

#### Erratum.

(Dans la livraison de juillet, page 331, on a pu lire *colonial* alors qu'il aurait fallu *colossal*. C'est sans doute la faute de mon écriture. Qu'on veuille bien m'excuser).

**La bataille des Hautes-Vosges**, février-octobre 1915, par le général d'Armau de Pouydraguin. Préface du général Gamelin. Un vol. in-8 de la « Collection de Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre Mondiale », avec 9 croquis, 16 planches hors texte et des gravures sur bois du commandant Journet. Prix : 25 fr. (français). Payot, 106, boulevard Saint-Germain, Paris.

La librairie Payot vient de faire paraître un important ouvrage du général d'Armau de Pouydraguin : *La Bataille des Hautes-Vosges*, préfacé par le général Gamelin.

Parmi les luttes sanglantes qui se sont livrées dans les Vosges au cours de la dernière guerre, le grand public n'a guère retenu que le nom de l'Hartmannswillerkopf où s'élève aujourd'hui un des monuments nationaux français, sans doute à cause de l'acharnement avec lequel les deux adversaires se sont disputés ce sommet, sans doute aussi à cause du nombre des familles qui y ont perdu un fils, un frère, ou quelque parent, et qui y viennent prier sur une tombe chère.

Mais à côté de ces assauts meurtriers et sans grands résultats, qui ont du reste fait l'objet de récits très documentés, il est d'autres opérations, moins connues, mais dont le succès apporta une amélioration très sensible au front des Hautes-Vosges et valut aux Français un précieux gain de terrain au prix de pertes relativement peu élevées.

Parmi celles-ci, les opérations dans la Haute Vallée de la Fecht et qui sont généralement désignées sous le nom d'affaires de Metzeral méritent d'être mieux connues. L'ouvrage que le général d'Armau de Pouydraguin, ancien commandant de la 47<sup>e</sup> division de chasseurs alpins, vient de publier dans la « Collection de Mémoires pour servir à l'Histoire de la Guerre mondiale » a pour but de les tirer de l'oubli en même temps qu'il rend un pieux hommage à la mémoire des chasseurs alpins tombés dans les Hautes-Vosges, et contient en outre un précieux enseignement sur les modalités particulières aux Vosges de la guerre de montagne, basé sur une expérience de deux années.

L'ouvrage commence par un aperçu général des opérations en Alsace en 1914, se continue par une étude détaillée des affaires de Metzeral et se termine par le récit des attaques du Linge qui, quoique moins heureuses, n'en sont pas moins un éclatant témoignage du courage et de la ténacité des bataillons français de chasseurs. L'ouvrage est illustré par des bois du commandant Journet, de nombreuses photographies inédites et accompagné de plusieurs cartes et croquis.

**La révolte druze** et l'insurrection de Damas (1925-1926), par le général Andréa, ancien commandant de la région de Damas, ancien gouverneur du Djebel-Druze. — Un vol. in-8 de la « Bibliothèque Historique », avec 12 croquis. Prix : 25 fr. (français). Payot, 106, boulevard Saint-Germain, Paris.

Dans la Bibliothèque historique vient de paraître un ouvrage qui manquait jusqu'à présent sur *La révolte druze et l'insurrection de Damas* de 1925-1926. Il est dû à la plume du général Andréa, ancien commandant de la région de Damas, ancien gouverneur du Djebel-Druze.

« Lorsque, en juillet 1925, dit le général Andréa, on apprit en France qu'un détachement de spahis tunisiens et de légionnaires syriens venait d'être massacré en Syrie, par les indigènes de la montagne druze, et lorsque, quelques jours plus tard, une grosse colonne envoyée dans la région troublée pour y rétablir l'ordre fut mise en déroute par les mêmes montagnards, l'impression fut profonde dans la métropole. Cependant, l'attention publique, retenue alors par des événements de plus grande envergure, qui battaient leur plein au Maroc, ne semble pas s'être suffisamment rendu compte de l'importance du soulèvement druze, comme aussi des énormes difficultés auxquelles a dû faire face le corps expéditionnaire français du Levant. Pour sortir d'une situation, à certains moments tragique, pour réduire l'insurrection de Damas et triompher de la révolte druze — troubles qui ont eu les mêmes causes et ont éclaté à la même heure — nos troupes ont fourni un immense effort, qui mérite d'être mis en relief, ne serait-ce que pour rendre à nos soldats le juste hommage qui leur est dû. Certes, dans les journaux, il a été question du Djebel-Druze ; on a dit quelques mots sur les combats qui s'y sont livrés, et écrit plusieurs articles sur la pacification du pays. Mais comment ces soulèvements ont-ils pris naissance ? Comment y avons-nous fait face ? Et pourquoi la paix a-t-elle été si longue à revenir ? Voilà, semble-t-il, ce qui est assez peu connu. Incontestablement, le peuple druze s'est laissé conduire à la révolte par quelques-uns de ses cheiks, cupides et ambitieux ; mais ceux-ci, sans aucun doute possible, n'ont agi que poussés par des influences, la plupart étrangères. Au lendemain de l'effondrement de l'ancien Empire ottoman, un projet tendant à créer un immense Empire arabe a été échafaudé au détriment des intérêts de la France au Levant. Des intrigues sans nombre ont été fomentées dans ce but à Paris, à Genève et en Syrie, et c'est de là que naquirent les difficultés qui ont marqué, parfois si douloureusement, l'exercice du mandat français pendant les premières années de son application. Quelles ont été ces difficultés ? Comment les avons-nous surmontées ? C'est la tâche que nous entreprenons dans cette étude, écrit le général Andréa, avec l'espoir de réussir, en tout cas, avec le souci de la vérité. »

C'est dans la même Bibliothèque Historique qu'ont paru récemment les mémoires du fameux colonel Lawrence *Les sept piliers de la sagesse*. Tous ceux qui ont lu ce livre devraient lire également celui du général Andréa qui répond au livre de Lawrence pour ce qui concerne la Syrie et particulièrement Damas.